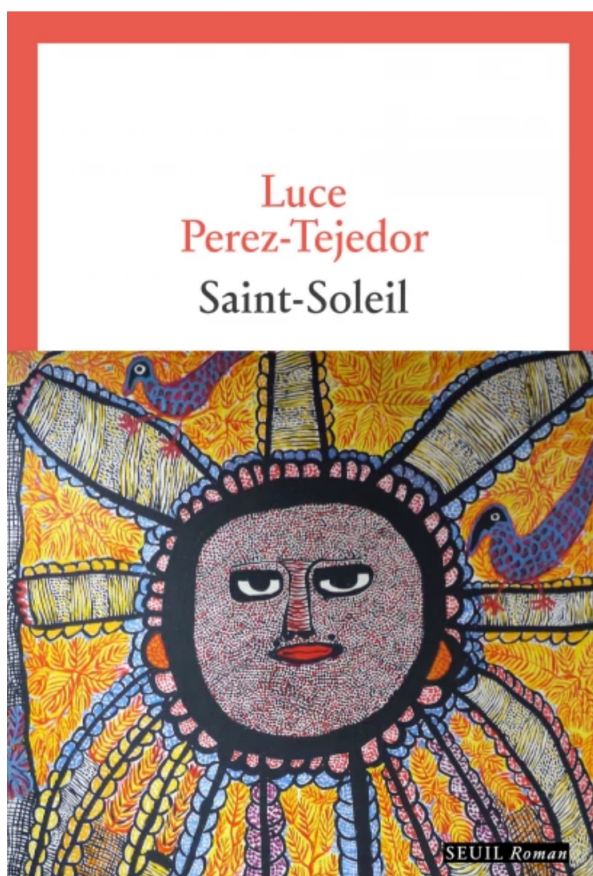


Saint-Soleil, l'utopie rebelle de la peinture haïtienne

Haïti, 1975. André Malraux arpente les hauteurs d'un morne reculé en surplomb de la baie de Port-au-Prince pour y rencontrer une petite communauté de peintres constituée de paysans et d'artisans qui y a surgi.

Malraux est venu voir de ses propres yeux les toiles de Saint-Soleil, cette peinture à l'étrangeté miraculeuse inspirée du vaudou et qu'il décrit comme la plus saisissante du XXe siècle.

Ce roman redonne vie à l'utopie belle et féconde que fut Saint-Soleil, à ce pan méconnu de l'histoire de l'art moderne né en réaction à la marchandisation outrancière de la peinture naïve haïtienne. Alors que la dictature des Duvalier sévit et que les conséquences de l'occupation américaine restent brûlantes, l'art brut de Saint-Soleil tentera d'échapper aux sirènes des dollars en ouvrant la voie à une pratique artistique décoloniale, émancipée de toute forme de domination.



Les éditions du Seuil vous proposent les premières pages en avant-première :

SAINT-SOLEIL

De la même autrice

Ce sale hasard qu'est la vie

Novella

Le Pas d'oiseau, 2017

LUCE PEREZ-TEJEDOR

SAINT-SOLEIL

Roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIXe

En exergue :

Faith Ringgold, catalogue de l'exposition « Black is Beautiful »,
sous la dir. de Cécile Debray, trad. par Jean-François Allain,
© Réunion des musées nationaux – Grand Palais / Musée national
Picasso-Paris, 2023.

Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*,
© Présence africaine, 1955, 2004.

ISBN 978-2-02-160370-5

© Éditions du Seuil, mars 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Bien qu'inspiré de faits réels, Saint-Soleil est une œuvre de fiction. Événements authentiques et pure invention s'y entremêlent. Les sentiments et les états d'âme des figures historiques sont entièrement imaginaires.

Je voulais montrer qu'il y avait des Noirs quand Picasso, Monet et Matisse faisaient de l'art. Je voulais montrer que l'art africain et les Noirs avaient leur place dans cette histoire.

Faith Ringgold

Un rude animal qui, par l'élémentaire exercice de sa vitalité, répand le sang et sème la mort, on se souvient qu'historiquement, c'est sous cette forme d'archétype féroce que se manifesta, à la conscience et à l'esprit des meilleurs, la révélation de la société capitaliste.

Aimé Césaire.

Le 20 décembre 1975, André Malraux posa un pied vacillant sur le béton brûlant de l'aéroport international de Port-au-Prince. Il suait, sa lèvre supérieure luisait, et son visage était parcouru de spasmes. Sophie de Vilmorin le soutint par un coude jusqu'à la Rolls-Royce affrétée par Bébé Doc, stationnée à quelques mètres de l'avion, se maudissant d'avoir concédé à son compagnon un voyage si éprouvant. Mais Malraux demeurait combatif, il puisait dans ses dernières forces. Il venait d'achever l'ultime œuvre de sa vie, *L'Intemporel*. Son manuscrit reposait à Paris, entre les mains de son éditeur, et il désirait maintenant prendre du bon temps. Certainement pas à la piscine de l'hôtel où il logeait, aux abords du manoir des Lauriers, dont l'écrin constituait la résidence de l'ambassadeur de France en Haïti, encore moins dans les night-clubs ou sur le green du golf privé de Duvalier fils. Non, Malraux désirait arpenter le pays tout entier. Il était mû par un si grand désir de la peinture haïtienne qu'il en était prêt à rencontrer le dictateur. Et c'est ce qu'il fit, au grand dam de Sophie de Vilmorin qui le suivit dans chacun de ses incessants déplacements, planifiés et impromptus, d'abord pour tenter d'apaiser ses ardeurs impétueuses, lui qui, condamné par une maladie neurologique, se mourait, puis parce qu'elle-même, bien vite, s'éprit de l'île. Malraux se rendit partout. Il voyagea dans le Sud, découvrit la petite ville côtière de Jacmel et Jérémie, la cité des poètes, survola, dans l'hélicoptère du président à vie, les mornes du Nord, la citadelle Laferrière et les ruines du palais Sans-Souci, puis chemina sous les arcades du Cap. À Port-au-Prince, il parcourut les fresques de la cathédrale, les collections du musée d'Art haïtien et acquit de nombreuses toiles dans les galeries qui pullulaient au bas de la ville. Il déambulait le long des murs placardés de portraits de Jean-Claude Duvalier, grimaçant à la pensée du tableau qu'il avait accepté en cadeau du despote, un grand et beau tableau de Franklin Latortue. L'idée de sa corruptibilité l'assombrissait alors, et, pour la mieux chasser, il se rappelait qu'il s'était jadis érigé contre la dictature fasciste et faisait à mi-voix le vœu que le besoin d'un homme fort n'affleurât jamais plus en France. Il pénétrait chaque jour dans le Marché en fer, abrité sous deux halles d'acier surmontées de dômes cuivrés, et s'émerveillait que la structure métallique, fabriquée à Paris à la fin du dix-neuvième siècle, s'offrît, sous ces latitudes, à son petit regard larmoyant de lumière. Il achetait des sculptures de fer forgé représentant les esprits de la religion vaudoue, des boîtes peintes, et questionnait les vendeurs de peintures sur la provenance de leurs naïvetés. Au crépuscule, il s'étonnait de trouver des foules de spectateurs agglutinés devant de minuscules blocs de béton où, par des lucarnes, des télévisions, offrandes du tyran aux miséreux de la capitale, diffusaient des spots propagandistes. Irrité, il rejoignait la Rolls-Royce présidentielle qu'un chauffeur en livrée conduisait au gré de ses extravagances. Et, tandis que le soleil plongeait sous la mer, que les commerçants remballaient leurs étals, que les indigents, les malades, les mères et les enfants s'installaient sous les halles pour la nuit, que les prostituées sortaient dans les rues, se donnant aux clients pour un dollar de l'heure, Malraux et Sophie de Vilmorin rentraient à leur hôtel. Dans la suite qu'ils occupaient, Malraux écrivait jusqu'au dîner. Sa compagne le houspillait, il lui fallait se reposer, pour une fois, se montrer indolent, et puis, il n'était guère l'heure de travailler, le dîner serait bientôt servi au manoir des Lauriers. Malraux réclamait quelques minutes de plus, le temps de parfaire son paragraphe, et ils arrivaient inmanquablement chez l'ambassadeur alors que l'on avait déjà entamé les hors-d'œuvre. Un soir, l'ancien ministre mangea peu et se retira tôt. La diplomatie française préparait une partie de poker, lui prévoyait d'assister à une cérémonie vaudoue. Malraux savait la religion haïtienne issue de l'abjecte colonie, des esclaves qui, pour survivre, avaient courageusement puisé dans le vaste patrimoine africain. Il portait le spectre des plantations coloniales comme un fardeau et désirait l'expurger lors d'un de ces rituels par lesquels les Haïtiens tentaient de préserver leur

lien à l'Afrique, dont la traite négrière les avait odieusement privés. Un départ avait lieu de l'hôtel à vingt-deux heures. Malraux déclara à ses hôtes qu'il retournait sagement à ses lectures. Sophie de Vilmorin était une excellente joueuse de cartes, et il savait combien elle appréciait les tournois nocturnes. Il la laissa donc à ses jetons, ses cigarillos et ses rhums sours. Il rejoignit dans le lobby huit vacanciers qui portaient des appareils photo en bandoulière. Personne ne le reconnut. L'anonymat était une condition plaisante qu'il n'avait pas expérimentée depuis longtemps, mais il eût aimé toutefois qu'on ne le menât pas tel un bovin dans un troupeau jusqu'à l'entrée d'un temple qu'éclairait la flamme longue et immobile d'une lampe à huile. Là, un jeune homme lui soutira un billet de dix dollars, lui flanqua une canette de Coca-Cola entre les mains et fit entrer le petit groupe dans l'enceinte sacrée. Il faisait sombre et chaud à l'intérieur du péristyle, et Malraux se résigna à boire son soda. Avalant avec dégoût la boisson sucrée, il observa une vieille prêtresse qui traçait à la farine, sur le sol de terre battue, des symboles. Quand les touristes furent installés autour de petites tables, la mambo alluma une bougie, but une gorgée de gnôle au goulot d'une bouteille ornée de perles et ouvrit la cérémonie. Des hommes frappèrent les tambours, leurs voix gutturales s'élevèrent, des femmes commencèrent à danser sur des tessons de verre, criant et crachant du feu face aux visiteurs. Les moins intrépides d'entre eux hurlaient, les curieux mitraillaient la scène, d'autres étaient saisis d'hilarité. Atterré, Malraux subissait le spectacle. Tout cela était grotesque et surfait. Il fallait voir l'illusion de ces femmes simulant la possession des loas, comment les convulsions de leur corps, supposément transcendé par les génies vaudous, ralentissaient au signal discret du guide devant les objectifs des photographes amateurs. Malraux rageait. Ce simulacre amputait son travail de deux heures d'écriture. Qu'avait-il bien pu s'imaginer ? On n'assistait pas aux rituels véritables comme l'on allait au cinéma, et ils ne figuraient certainement pas au programme des attractions d'un complexe hôtelier. Lorsqu'il entendit une poule caqueter, Malraux soupira. Quelle foutaise allait-on encore leur servir ? Que l'on en finisse, nom de Dieu ! C'est alors qu'il vit une danseuse arracher le volatile des mains de la prêtresse et l'agiter en l'air. La huppe effleura les poutres du plafond. Dans le caquètement désespéré de l'oiseau, Malraux discerna soudain son propre cri, celui qu'il poussait en son for intérieur pour vaincre la maladie, et, quand la performeuse enfonça la tête de la pintade dans sa bouche, il s'aperçut lui-même, la nuque offerte, les os du cou brisés sous les canines blanches puis rouges de sang. Les coqs chantèrent, la lumière filtra à travers les persiennes et clignota sur le plancher de bois. Mathilde s'éveilla, elle se lova contre Yves et murmura qu'elle avait la certitude que, en réponse à son invitation, Malraux viendrait à Kenscoff. Aussi fut-elle à peine surprise lorsqu'elle vit la Rolls-Royce grimper l'échine craquelée du morne, sous le soleil de onze heures du matin, et Malraux, en costume, souriant à la vitre, puis descendre de voiture et s'exclamer, le cimetière, sensationnel ! Cérémonieux, il salua Mathilde, laquelle l'invita à entrer dans la grande maison. Luckner, l'homme à tout faire du foyer, bricolait sur le patio. Il suspendit ses travaux, se leva, enleva son chapeau de paille et serra la main que lui tendait Malraux. Le désir de gagner l'Amérique animait Luckner, et la visite d'un homme illustre lui donnait quelque espoir d'y parvenir un jour. Par la fenêtre de la cuisine, Thélène, l'intendante des lieux, observa l'ancien ministre. Il lui parut immense et très vieux, et elle comprit que l'on accueillait un hôte que la mort emporterait bientôt. Elle prépara du café et, entrouvrant la porte de l'atelier de peinture, avertit Tiléon de sa présence. Malraux pénétra dans le vaste living. Ignorant l'assise du sofa que lui indiquèrent Tiléon et Mathilde dans un même élan, il demanda aux deux amis, bon, maintenant, dites-moi exactement ce que c'est que Saint-Soleil. Mathilde s'approcha de lui. Superbe, en jean, un foulard sur sa chevelure, elle le toisa et dit, ici, vous êtes dans une maison privée, vous

êtes chez nous, ce n'est pas une galerie. Malraux fixa Mathilde du regard, il plaqua une paume sur son menton, plissant ses joues flasques en une moue désobligée, puis il se promena lentement dans la pièce, ajusta ses lunettes, avisa les châssis retournés contre les murs de pierre et s'assit enfin. Comme Mathilde, d'un imperceptible mouvement de tête, enjoignait à Tiléon de lui montrer les œuvres, Thélène servit le café. Tiléon se dirigea vers les toiles, qu'il présenta une à une à Malraux, puis ils rallièrent la réserve où d'autres étaient stockées. Tiléon procédait rapidement et il ignorait si cette succession effrénée de tableaux convenait à l'écrivain. Il demanda, monsieur Malraux, si je vais trop vite, dites-le-moi, je ralentirai un peu. Mais Malraux balaya la remarque d'un revers de main, non, non, je vois très vite. C'est qu'il avait un besoin impérieux de voir les peintures, il désirait en regarder autant que possible avant que le trépas le privât de leurs formes extraordinaires. Parfois, il s'arrêtait sur l'une d'elles et s'exclamait, Matisse ! Picasso ! Dubuffet aimerait voir cela ! Ainsi s'immergea-t-il dans la peinture de Saint-Soleil deux heures durant, cherchant à percevoir chaque création. Cependant, aléatoires, les toiles ne représentaient rien de la vie quotidienne. Malraux n'avait pas l'habitude de contempler un art dont il ne décelait ni la source ni l'audience. Désorienté, il songea que se révélaient peut-être là les successeurs de Michel-Ange, tant il assistait à l'expérience picturale la plus saisissante qu'il eût jamais vécue. Son ébranlement était tel qu'il lui fallut interrompre Tiléon pour se reprendre. Il leva un sourcil et, cherchant à retrouver son aplomb, il entreprit d'obtenir des informations sur les tableaux. Il demanda à Tiléon, comment ont-ils commencé à peindre ? Tiléon répondit, je leur ai simplement donné du matériel. Malraux écarquilla ses petits yeux humides. L'explication était donc la communauté, et ainsi réalisait-on l'imprévisible, subordonnant le quotidien au surnaturel, transcendant le singulier et atteignant l'universel. Bon Dieu, que c'était inouï, parfaitement sublime ! s'exclama-t-il. À plus forte raison, ce qui confinait au divin, ajouta Tiléon, ce qui distinguait les peintres de Saint-Soleil des modernes et des naïfs était que leurs tableaux ne fussent pas destinés à la vente, et, affirmant cela, il regarda Mathilde intensément. Pour autant, précisa-t-elle, brandissant un index devant la face cramoisie de Malraux, les œuvres de Saint-Soleil n'étaient pas fantaisistes, chacune constituait une offrande au loa qui l'avait engendrée. À ces mots, Thélène, qui écoutait de la cuisine, s'en échappa. Elle fit signe à Luckner de la suivre, grimpa au plus vite le flanc de la montagne et alla trouver Aurélus, le contremaître que Mathilde employait, lequel travaillait au champ. À bout de souffle, elle lui dit qu'il y avait, au salon, un dénommé Malraux qui se mourait, que cet homme était le salut de ses enfants et le leur à tous, qu'il fallait peindre d'immenses tableaux que le Français emporterait à Paris. Calé contre sa bêche, Aurélus cracha au sol. Il avait aperçu la Rolls-Royce, un macoute la conduisait, et il était inimaginable qu'il peignît pour un traître colon qui acceptait les faveurs de Bébé Doc. Mais qu'importait avec qui ce Blanc frayait, argua Luckner, attrapant Aurélus par les épaules, s'il pouvait leur permettre de quitter le pays ? Thélène avait raison, il leur fallait peindre vite, avec toute la bonté qu'ils avaient en eux. Aurélus baissa la tête, grommelant, il avait peint la nuit précédente, il lui restait du sang de poulet et des pigments, des ocres, du magenta et de l'indigo. Alors ils chantèrent le soleil et peignirent. Après quoi, comme Malraux, Mathilde et Tiléon poursuivaient au living la discussion, de vastes tableaux surgirent par-delà les fenêtres ouvertes, se mirent à descendre du morne et se regroupèrent devant la grande maison. Mathilde plaisanta, voici l'esprit de Malraux qui marche. Thélène, Aurélus et Luckner se cachaient derrière leurs toiles, si bien qu'entre les manguiers et les plants géants d'aloë vera trois paires de jambes dépassaient de bustes énigmatiques. Formidable, murmura Malraux, une main devant sa bouche ahurie, se précipitant sur le patio pour mieux voir les œuvres. Puis les trois paysans remontèrent le versant, les châssis sur leur

dos dissimulant leur corps. Il sembla alors à Malraux que les images progressaient seules dans la lumière, la rocaïlle et l'argile. Il demanda à visiter le temple de la zone. Mathilde et Tiléon le menèrent jusqu'au péristyle de Kenscoff. Ils y retrouvèrent Thélène, Aurélus et Luckner, et, tandis que le prêtre traçait des vèvès sur la terre, ils se rassemblèrent autour du poteau mitan. Agitant un hochet-sonnaïlles, le houngan psalmodia, appelant les loas. Il ne s'agissait là ni d'une cérémonie factice ni d'un spectacle, et Malraux le ressentit aussitôt. Quand le prêtre, chevauché par un esprit, convulsa et parla d'une voix qui n'était pas la sienne, un souffle puissant et irréductible envahit l'écrivain. Il comprit que l'art né sur ces montagnes était une étrangeté miraculeuse et, sitôt rentré à l'hôtel avec les tableaux que lui avaient offerts les villageois, il télégra-phia à Gallimard qu'il désirait faire un ajout décisif à son Intemporel. Mais l'ouvrage, en cours de tirage, était déjà fort épais, et l'éditeur ne céda pas une ligne de plus à son auteur. Il fallut choisir, et, en lieu et place du chapitre qu'avait composé Malraux à la gloire de Goya, on imprima un pamphlet critique qui rendit célèbres les peintres de Saint-Soleil, pour le meilleur et pour le pire.

Luce Perez-Tejedor est née en 1985. Originaire de Toulouse, elle a vécu en Haïti et au Sénégal avant de s'installer en Bretagne, où elle est conservatrice des bibliothèques. Saint-Soleil est son premier roman.

Parution le 6 mars 2026.

Par [Clément Solym](#)

Contact : cs@actualitte.com